

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES

fondées par

A. KOYRÉ H.-CH. PUECH A. SPAIER

IV

1934-1935



BOIVIN & C^o, EDITEURS, RUE PALATINE, PARIS, VI^e

un obstacle à son mouvement, ce qui implique une dialectique de « liens » et de « liberation », dialectique qui se retrouve dans les rapports de l'esprit avec son « propre passé », et le passé en général. On interprète ce passé à partir du maintenant, et c'est lui aussi qui nous permet de comprendre le présent. Le passé s'oppose à nous ; mais c'est aussi lui qui nous porte. Et c'est dans cette dialectique de la conscience historique que l'esprit vivant prend conscience de lui-même.

Le livre de M. Hartmann est, comme on voit, fort intéressant, plein de choses justes, d'analyses assez subtiles. Plein aussi de bon sens. Et cependant on le ferme avec un soupir de soulagement. C'est vraiment trop *gründlich* ! On ne peut s'empêcher de penser combien toutes ces choses intéressantes étaient plus vivantes — quoique souvent moins justes — lorsqu'elles furent présentées par Scheler ou Heidegger. Sans parler de Hegel, bien entendu.

A. K.

H. DIEM. *Kritischer Idealismus in theologischer Sicht, eine Auseinandersetzung mit Heinrich Barth*. (Forschungen zur Geschichte und Lehre des Protestantismus, VII, 2). München, Chr. Kaiser Verlag, 1934 in-8°, v + 105 pages.

On peut apprécier l'intérêt de ce petit livre, en songeant que le philosophe Heinrich Barth fut étroitement associé dès les premières années de l'après-guerre au travail de rénovation que poursuivaient les théologiens et les philosophes groupés autour de la Revue *Zwischen den Zeiten*. L'auteur à qui l'on doit le présent examen de l'idéalisme critique était déjà connu par une étude sur *Philosophie et Christianisme chez Kierkegaard*, dont le thème trouve son prolongement naturel dans cette nouvelle enquête. Le point de départ de celle-ci, c'est justement un travail mené en commun, il y a quelques années, autour de l'œuvre de Kierkegaard, et c'est le dialogue entre le pasteur Hermann Diem et le philosophe Heinrich Barth, dans ses contacts et ses divergences, qui nous est en quelque sorte restitué ici ; l'utilité ne peut en être niée, car il illustre de façon typique le sens d'une rencontre entre un théologien d'observance « dialectique » et un philosophe aussi au courant que possible des exigences de cette dernière.

C'est à l'analyse de l'œuvre déjà importante de H. Barth que M. Diem consacre la première partie de son livre. La « rencontre avec la théologie » intervient ensuite, avec tous les thèmes qui sont à l'ordre des préoccupations actuelles : connaissance naturelle de Dieu, notion de temps et révélation, etc. Ce qui s'en dégage, c'est que le cas de H. Barth montre ce que signifie faire de la philosophie « comme chrétien », et annonce par là que jamais il ne doit s'agir d'aboutir à une « philosophie chrétienne », le prédicat « chrétien » ne s'attache toujours qu'à la foi et non point à l'œuvre (cf. p. 62), et il n'y a pas davantage de résidu matériel de la foi

dans cette œuvre. On regrette de ne pouvoir insister davantage ici ; certaines pages vigoureuses ont toute la valeur d'un point de départ.

Henry CORBIN.

Arnold METZGER. *Phänomenologie und Metaphysik. Das Problem des Relativismus und seiner Überwindung*. Halle a. Saale, Max Niemeyer Verlag, 1933, in-8°, XVI + 270 pages.

Comme l'indique le titre de cet ouvrage, il s'agit de découvrir, en confrontant les résultats de la phénoménologie et les intentions de la métaphysique tournées en dérision par le relativisme, un moyen de surmonter ce dernier. L'auteur, il est vrai, ne conclut nullement par une profession de foi phénoménologique ; il voit plutôt dans la direction imprimée par Husserl le cas d'une rencontre « exemplaire » entre la philosophie qui ne peut renoncer, sans cesser d'être elle-même, à avoir accès à l'être, et la critique positiviste qui aboutit à vider de sa réalité toute conception du monde. Ce cas ne prend toute sa valeur qu'à la condition d'être saisi dans ses présuppositions historiques.

M. Metzger se préoccupe donc tout d'abord de préciser la notion de phénoménologie. L'entreprise est assez complexe, puisque, si l'on est bien d'accord pour « se tourner vers les choses » (*Wendung zu den Sachen*), le mot de « choses », comme le mot de *Wesen*, résonne assez différemment selon qu'il est pensé par un Husserl, un Scheler ou un Heidegger. Pour montrer les prémisses communes, l'auteur évoque le « principe des principes » énoncé par Husserl : « Tout ce qui se présente originairement à nous dans l'intuition est simplement à prendre comme il se donne, mais uniquement aussi dans les limites dans lesquelles il se donne. » L'enquête trouve ainsi son point de départ, et en se référant à la conférence d'A. Reinach « Sur la phénoménologie » (1914), on peut déterminer celle-ci comme la connaissance du « royaume de l'*a priori* mis à nu ». Les « choses » sont les objets idéaux, c'est-à-dire les objets possibles d'une expérience « catégoriale » ; l'orientation vers les choses est une orientation vers l'*a priori* comme objet, liée chaque fois au point de vue du phénoménologue.

Mais le fait de cette conversion ne saurait se comprendre dans l'histoire de la philosophie que comme une réaction consécutive à la chute de ce que l'on appellera en gros la position rationaliste. M. Metzger procède alors à une herméneutique du *cogito* et de la position philosophique qui a en lui son fondement. Le lien entre Dilthey et la phénoménologie se révèle ici, et ce sont les formules de Dilthey qui servent de fil conducteur (p. 22 et sq.) : « L'arrière-fond métaphysique et religieux de la position rationaliste ne nous est plus évident. » Au motif du *cogito* s'est substitué le motif du *vivo*. Il faut alors se demander comment comprendre ontologiquement ce fait du *vivo*, comme « *primum datum* ». Or, c'est justement parce qu'à l'horizon il y a le crépuscule du *cogito* que la « vie » se présente à la compréhension. Il y a là au fond un seul et même problème : déclin de la pensée rationaliste, et position de l'homme au centre de la